

---

# NOTICE

SUR

## M. F. RAGON

---

Heureux, a dit un philosophe, les peuples qui n'ont point d'histoire. Heureux, pourrait-on dire aussi, les écrivains dont la vie toute studieuse ne présente aucune aventure, et se dérobe, en quelque sorte, à la plume du biographe. Ainsi, dans l'exercice d'une profession savante, dans l'étude des langues anciennes et modernes, les travaux historiques et les délassements littéraires, s'est écoulée la longue et honorable vie que j'ai à retracer pour les lecteurs de ce recueil. En vain j'ai opposé au vœu qui m'a été si courtoisement exprimé l'insuffisance de ma plume et le manque de documents. On n'a pas tenu compte de mes objections. Il a fallu promettre ; il faut dégager ma parole. Mais je dois acquitter une première dette en adressant à M. le Président de La Brosse, d'abord, puis à M. François Moreau,

cousin de M. Ragon, et enfin à M. Filon, directeur de l'école municipale Lavoisier à Paris, l'expression de toute ma reconnaissance pour l'obligeance qu'ils ont mise à me transmettre des renseignements que je me félicite de pouvoir ajouter à mes souvenirs personnels.

François-Philibert Ragon naquit à Avallon, le 24 novembre 1795. Son père, originaire du Nivernais, avait fait de très-bonnes études à notre collège. Par ses succès d'écolier, par sa conduite de jeune homme, il s'était recommandé aux meilleures maisons de la ville ; et, aussitôt qu'il fut d'âge à se marier, il eut le bonheur d'obtenir la main d'une jeune fille accomplie, qui devint une femme remarquable par son intelligence, son caractère et ses vertus. Les nouveaux mariés se retirèrent à la campagne peu de temps après la naissance de leur premier-né. Ils possédaient dans le canton de Corbigny un domaine qu'ils se plurent à cultiver jusqu'au moment où les soins nécessaires à l'éducation du jeune François, que sa mère appelait Félix, les rappelèrent à Avallon. Le père y remplaça ses occupations rurales par les fonctions de secrétaire de la mairie, et le fils passa sans murmure de son oisive liberté à la discipline scolaire.

François ou Félix Ragon, alors âgé de neuf ans, ne s'était pas encore assis sur les bancs d'une école. Tout son savoir, qu'il devait aux leçons maternelles, se bornait à lire et à écrire. C'est avec ce mince bagage qu'il fut envoyé comme externe chez une insti-

tutrice dont quelques écoliers, aujourd'hui vénérables, ont conservé le souvenir. M<sup>lle</sup> Moreau lui donna les premières notions de grammaire française et de grammaire latine. Il fit des progrès très-rapides. Aussi, au bout de quelques mois, fut-il jugé capable de suivre le cours de latin qu'un oncle de l'institutrice, M. Moreau, ancien jésuite et professeur expérimenté, faisait dans la pièce voisine. Quatre ans après, Félix Ragon entra en seconde au collège d'Avallon. Le moins âgé de tous ses condisciples, il eut cependant trois couronnes à la distribution des prix. Il les eut à peu près toutes en rhétorique, et il avait fini ses classes avant d'avoir atteint quinze ans.

Ceux de ses camarades qui lui ont survécu disent qu'il était doué d'une mémoire extraordinaire et qu'il les étonnait par sa facilité d'esprit et de travail. Ses leçons étaient sues presque aussitôt que lues, et il paraît que ses devoirs ne lui coûtaient pas plus de peine. Tout en les écrivant, il répondait aux questions de ses voisins embarrassés, soufflait un mot à l'un, dictait une phrase à l'autre, sauvait à celui-ci un solécisme dans son thème, à celui-là un contresens dans sa version, et sa besogne n'en souffrait pas. C'était un dictionnaire vivant, doublé d'une grammaire, et assez complaisant pour s'ouvrir de lui-même à la page et au mot dont on avait besoin.

Sortir du collège à quinze ans, même après avoir eu des prix en seconde et en rhétorique, véritablement c'est trop tôt, pour toutes sortes de raisons. Les parents du jeune Ragon décidèrent avec sagesse

qu'il irait à Paris doubler sa rhétorique au lycée Bonaparte, qui devint collège Bourbon, redevint lycée Bonaparte, et s'appelle aujourd'hui, on ne sait trop pourquoi, le lycée Condorcet, en attendant d'autres baptêmes. Cet établissement n'admettant point d'internes, Félix Ragon fut confié à l'un des maîtres de pension qui y conduisaient leurs élèves.

Il se distingua au lycée, eut des succès au grand concours, fut quelque temps répétiteur dans la maison même où il avait été reçu comme pensionnaire, et entra à l'École normale à dix-huit ans. Onze mois après, le 15 octobre 1814, l'école fut licenciée.

Félix Ragon revint frapper au lycée Bonaparte, c'est-à-dire au collège royal de Bourbon, ainsi qu'on l'appelait alors. Il y fut accueilli comme professeur suppléant et se vit, malgré sa jeunesse, momentanément installé dans la chaire de rhétorique. Le titulaire, M. Planche, l'auteur du dictionnaire grec dont toute une génération fit exclusivement usage et consumma tant d'exemplaires, jugea Félix Ragon assez instruit et assez ferme pour diriger en son absence une classe si importante, et la confiance mise en lui fut pleinement justifiée.

Loin de fléchir sous son fardeau, le jeune suppléant ne craignait pas d'y ajouter. Il était en même temps le discret collaborateur du professeur qu'il remplaçait, et contribuait avec zèle aux nombreuses publications classiques dont M. Planche seul avait le profit et l'honneur. Dans son ardeur infatigable,

il trouvait encore le moyen d'étudier à fond l'histoire, afin de pouvoir obtenir une des chaires nouvelles que le gouvernement se disposait à créer pour développer un enseignement qui avait été jusqu'alors très-incomplet dans les collèges.

Il atteignit le but qu'il s'était proposé. De simple suppléant il devint, en 1818, agrégé spécial d'histoire au collège royal de Bourbon, et professeur titulaire en 1820.

Huit ans plus tard, il fut nommé professeur de rhétorique au même collège.

C'est à cette époque de sa vie que j'ai commencé à le connaître plus particulièrement. Quoique nous fussions compatriotes, je ne l'avais guère vu jusqu'alors. Quelque temps après la révolution de Juillet, le cours de mes études m'amena dans sa classe, et je pus profiter, pendant plus de dix mois, de ses précieuses leçons.

Il s'exprimait avec une clarté parfaite, mais sa manière d'enseigner était un peu trop grave pour un jeune auditoire. Il voulait nous instruire, et ne se croyait pas obligé de nous plaire. Réservé jusqu'à la froideur et nous tenant tous à distance, il professait toujours, il ne causait jamais.

Lorsque la classe était finie, son front devenait moins sévère, son regard moins intimidant. Pendant qu'il mettait en ordre les papiers épars sur sa chaire, il m'appelait assez souvent auprès de lui, et nous échangeions quelques mots, tantôt sur la littérature, tantôt sur le charmant pays où il avait passé,

comme moi, son enfance et laissé, comme moi, ses affections les plus tendres. Telle fut l'origine de nos relations, qui, sans avoir jamais été très-intimes ni très-suívies, devinrent amicales et ne furent jamais rompues.

J'ai montré M. Ragon dans son rôle de professeur, il reste à le montrer maintenant dans son naturel. Je vais donc, si je puis, pour ceux qui ne l'ont point connu, peindre l'homme, ses traits, sa physionomie, son esprit et son caractère. Il était de stature moyenne et d'apparence assez robuste. Il avait quelque chose d'un peu ramassé, non pas seulement dans la taille, mais encore dans le visage ; la bouche, d'une expression fine et discrète, les yeux spirituels et doux, avec une petite pointe d'inoffensive raillerie, un crâne largement développé, mais surtout un beau front, dont les proportions et les courbes heureuses auraient certainement fixé l'attention de Lavater. L'intelligence la plus ouverte, le jugement le plus sain, le goût le plus pur, la parole facile et le talent d'écrire, d'écrire en vers ainsi qu'en prose, il réunissait tous ces dons, et l'honorabilité du caractère était égale en lui à la distinction de l'esprit. Cet esprit et ce caractère se dégageront peu à peu des faits que je rapporterai.

M. Ragon n'avait guère plus de trente-neuf ans, et, par conséquent, il était dans toute la force de l'âge quand une maladie très-grave, évidemment causée par l'excès du travail, une altération du foie ou de l'estomac, peut-être de ces deux organes,

l'obligea de quitter sa chaire et toutes ses autres occupations. Un repos absolu et prolongé lui fut prescrit, et il se vit dans la nécessité de demander une suite de congés, qui durèrent de 1834 à 1838.

Revenu enfin à la santé, il reprit un service actif, reçut le titre d'inspecteur de l'Académie de Paris, et remplit dix ans cet emploi avec la conscience, le zèle et le talent dont il avait fait preuve dans le professorat. C'est en qualité d'inspecteur qu'en 1844, il fut fait chevalier de la Légion d'Honneur.

En 1848, lorsque le proviseur du lycée Bonaparte, M. Bouillet, eut été relevé de ses fonctions (gracieux euphémisme de la bureaucratie), le ministre de l'instruction publique chargea M. Ragon de diriger l'établissement.

Au milieu de la fermentation produite jusque dans les lycées par les événements politiques, le nouvel administrateur maintint l'ordre avec fermeté, et c'est à sa conduite dans cette circonstance qu'il dut son élévation au grade d'inspecteur général. Il ne l'accepta pas sans peine ; il fit observer au ministre que M. Cayx, son collègue, plus ancien que lui dans l'inspection, et pouvant alléguer d'aussi honorables services, devait être promu avant lui à un grade supérieur. Les services de M. Cayx n'étaient pas contestés, mais il passait pour un ardent orléaniste et l'on ne voulait pas de lui. On répondit à M. Ragon que, s'il n'acceptait pas la place, ce ne serait pas M. Cayx qui profiterait de son refus.

Il fut lui-même dénoncé. Des lettres anonymes

le signalèrent au général Cavaignac comme un « panégyriste acharné de la royauté de Juillet, » accusation sans preuves, comme sans signature, qui n'empêcha pas le président de la République de signer son brevet d'inspecteur général.

Ce fut, selon toute apparence, cette investiture républicaine qui le fit mettre prématurément à la retraite, sous le ministère de M. Fortoul. On le disait républicain en 1852 par la même raison qu'en 1848 on l'avait dit orléaniste ; manœuvre de jaloux. La vérité est que M. Ragon, tout en suivant d'un œil très-attentif, avec les sentiments et les vœux d'un bon citoyen, la marche des idées et des événements en France, se tint constamment en dehors des intrigues et des passions politiques. Le peu de loisir que ses fonctions lui laissaient était consacré tout entier à la composition de ses ouvrages.

Après avoir donné les états de service du haut fonctionnaire de l'Université, je ne saurais me dispenser d'énumérer, au moins, les œuvres publiées par le laborieux écrivain. C'est presque un catalogue à faire ; et, même en écourtant les indications bibliographiques, pour ne désigner que le titre, le nombre et le format des volumes, je vais mettre à l'épreuve la patience du lecteur. Heureusement il peut passer l'énumération que m'impose mon office de biographe.

Je divise d'abord ce catalogue en trois séries, et je range dans la première onze ouvrages historiques :

1. — Abrégé de l'Histoire générale des Temps modernes, depuis la prise de Constantinople par les Turcs, jusqu'à la mort de Louis XIV. . . . . 2 vol. in-8°.
2. — Histoire générale du XVIII<sup>e</sup> Siècle. . . . . 1 vol. in-8°.
3. — Précis de l'Histoire moderne. . . . . 1 vol. in-12.
4. — Précis de l'Histoire de France, à l'usage des établissements d'instruction primaire supérieure. 1 vol. in-12.
5. — Petite Histoire de France, à l'usage des écoles primaires. . . . . 1 vol. in-18.
6. — Précis de l'Histoire de Bourgogne et de Franche-Comté. . . . . 1 vol. in-18.
7. — Précis de l'Histoire de Flandre, d'Artois et de Picardie . . . . . 1 vol. in-18.
8. — Précis de l'Histoire de Lorraine. . . . . 1 vol. in-18.
9. — Précis de l'Histoire d'Alsace. . . . . 1 vol. in-18.
10. — Précis de l'Histoire de Champagne . . . . . 1 vol. in-18.
11. — Précis de l'Histoire sainte, à l'usage des écoles primaires. . . . . 1 vol. in-18.

Voilà pour l'enseignement de l'histoire.

Voici maintenant pour l'enseignement du grec, du latin et du français :

12. — Analyse et Extraits des discours de Démosthènes, d'Eschine, de Lysias et d'Isocrate . . . . . 1 vol. in-12.
13. — Analyse et Extraits des discours de Cicéron, 2 vol. in-12.
14. — Analyse et Extraits des chefs-d'œuvre de l'Eloquence française, — 1<sup>re</sup> partie, Orateurs sacrés. 1 vol. in-12.

A ces trois ouvrages il faut joindre celui-ci, qui se rapporte aux mêmes études :

15. — Traduction de l'Histoire romaine de Florus, publiée dans la collection Panckoucke. . . . . 1 vol. in-18.

Nous arrivons maintenant aux délassements littéraires de M. Ragon :

16. — Traduction en vers des OEuvres complètes d'Horace. . . . . 4 vol. in-12.  
 17. — Traduction en vers du poème de Childe Harold, de lord Byron . . . . . 1 vol. in-12.  
 18. — Traduction en vers du poème de Lara, de lord Byron. . . . . 1 vol. in-8°.  
 19. — Traduction en vers du poème des Lusiades, de Camoëns. . . . . 1 vol. in-8°.  
 20. — Traduction en vers de Roland furieux, de l'Arioste. . . . . 2 vol. in-12.

A cette série d'ouvrages en vers se rattache le livre suivant :

21. — Essai de Poésies bibliques, précédé d'une Notice sur la Littérature biblique en France. . . . . 1 vol. in-12.

La liste est longue. Est-elle complète ? Je le crois, mais je n'en voudrais pas répondre.

En admettant qu'elle comprenne tous les ouvrages que M. Ragon a fait imprimer, elle ne comprend certainement pas tous ceux qu'il a composés. Sans parler des publications dont il est en partie l'auteur, et qui ne portent point son nom, je l'ai vu occupé d'une traduction en vers de l'*Iliade* ; il m'en a lu le premier chant. J'ai eu tout récemment entre les mains un autre travail de lui, également en vers, mais d'un genre assez différent, un travail destiné au Théâtre-Français. Pourquoi non ? Luce de Lancival, qui fut, comme lui, professeur de rhétorique dans un des lycées de Paris, n'avait-il pas donné au

Théâtre-Français sa tragédie d'*Hector*? Malgré ce précédent, l'idée étonne un peu de la part de M. Ragon et vaut la peine d'être expliquée.

Voltaire, dans ses commentaires sur Corneille, dit que *La suite du menteur*, bien que n'ayant pas réussi, est au fond plus intéressante et ferait à la scène plus d'effet que le *Menteur* même, si une main expérimentée en corrigeait le style, où les négligences abondent, et en perfectionnait, par quelques modifications habiles, l'intrigue parfois languissante. M. Ragon, qui n'était pas seulement un professeur très-lettré, mais qui était de plus un intrépide versificateur, entreprit d'améliorer *La suite du menteur*, d'après les brèves indications de Voltaire. Entreprise hardie jusqu'à la témérité. Voltaire s'en était tenu au conseil, et, prudent de sa nature, quoique sujet à des escapades d'enfant terrible, il avait laissé à d'autres le péril de l'exécution. M. Ragon se mit à l'œuvre, avec sa résolution tranquille, ne se dissimulant pas les difficultés de la tâche, mais espérant bien s'en tirer. Il osa retoucher quantité de vers de Corneille, en supprimer un certain nombre comme décidément mauvais, substituer à ceux qu'il avait condamnés des alexandrins de sa façon, remanier des scènes, et même en faire de nouvelles. Il osa, et il réussit, du moins selon mon jugement, qui n'a pas grande autorité, et ne porte d'ailleurs que sur les quatre premiers actes. Je n'ai pu lire le cinquième. Le manuscrit était divisé en plusieurs cahiers, et le dernier s'est égaré, justement le plus curieux ; car

la part de M. Ragon dans la conduite et dans le style de la pièce allait toujours croissant à mesure que l'action se rapprochait du dénouement.

Pourquoi n'a-t-il pas eu la satisfaction de voir représenter sur la scène française *La suite du Menteur* restaurée et refaite en partie de sa main ? comme il aurait été heureux et flatté, intérieurement, si cette comédie, mal accueillie à sa naissance, avait eu, deux cents ans plus tard, un beau succès dont il eût partagé, jusqu'à un certain point, l'honneur avec le grand Corneille ! Mais, timide et fier tout ensemble, il recula devant les démarches et les sollicitations auxquelles il eût été contraint de se soumettre pour arriver à la réalisation de ce rêve. Se sentant incapable de forcer une porte obstinément fermée, plus incapable encore de se glisser par la serrure, il enterra sans pompe son manuscrit dans un carton, et passa à d'autres travaux.

On n'attend pas de moi que j'examine et juge ici, l'un après l'autre, les vingt et un ouvrages publiés par M. Ragon. L'analyse la plus rapide; le jugement le plus sommaire m'entraîneraient encore trop loin. Disons pourtant que ces ouvrages, sans avoir la même valeur, sont tous, quel qu'en soit le sujet, faits avec le même soin, et, si le mot convient ici, avec la même probité. Tous ceux qui se rapportent à l'enseignement de l'histoire attestent de laborieuses et consciencieuses études. Mais il faut réfléchir pour s'en apercevoir. L'auteur ne nous avertit pas, en accumulant au bas des pages les annotations et les

citations savantes, de la peine qu'il s'est donnée et des recherches qu'il a faites ; il ne nous montre pas, comme le font tant d'autres, la sueur dont il s'est couvert en défrichant pour nous les champs épineux de l'histoire. Il garde le secret de ses efforts et de ses veilles, et en met simplement le fruit à la portée de notre main. Les faits sont bien groupés, bien exposés et bien jugés. Le style est pur et clair ; jamais rien d'affecté, pas plus dans la pensée que dans l'expression, et partout le cachet d'un excellent esprit.

Des travaux historiques faits par M. Ragon, les plus importants de beaucoup sont les deux premiers de la liste, c'est-à-dire *l'Histoire des Temps modernes* et *l'Histoire du XVIII<sup>e</sup> Siècle*, qu'il a réunis plus tard sous un seul titre : *Histoire générale des Temps modernes*, d'abord en 3 volumes in-8<sup>o</sup>, puis en 4 volumes in-12. Ce grand travail, qui embrasse toutes les années comprises entre 1453 et 1789, s'étend de la prise de Constantinople par les Turcs jusqu'au commencement de la Révolution française.

Les autres publications de la même série sont des ouvrages élémentaires. En les qualifiant ainsi, je n'ai pas la pensée d'en diminuer le mérite. Un bon ouvrage élémentaire, Laromiguière le disait, ne se produit pas aisément. Ceux de M. Ragon sont faits, on peut le dire, de main de maître. S'il fallait entre tous désigner le mieux réussi, je désignerais le *Précis de l'Histoire de France* à l'usage des établissements d'instruction primaire supérieure.

Augustin Thierry était assurément un juge irré-  
cusable en pareille matière. Un ami de province le  
prie, par écrit, de lui indiquer pour son fils une  
histoire de France très-abrégée, mais pourtant  
bonne : « Je ne puis, répondit le grand historien,  
vous indiquer rien de meilleur que le Précis de  
M. Ragon. »

Les extraits des chefs-d'œuvre de l'éloquence  
grecque, latine et française que j'ai rangés dans la  
seconde série sont des livres spécialement destinés  
aux classes supérieures des établissements d'instruc-  
tion secondaire. Il est inutile de dire que les  
modèles en chaque langue ne sauraient être mieux  
choisis.

J'arrive aux ouvrages de la troisième série, aux  
traductions d'Horace, du Camoëns, de l'Arioste et  
de Byron, toutes en vers français ; ce qui fait neuf  
volumes de traductions en vers ; on pourrait même  
en compter dix si l'on y comprenait les poésies bibli-  
ques, imitations des livres saints. On se récrie sur  
de pareils travaux entrepris et menés à fin par un  
homme chargé de fonctions publiques, qui n'étaient  
pas des sinécures et dont il s'acquittait religieuse-  
ment. Mais ces travaux lui semblaient des récréa-  
tions. Il ne connaissait pas de plus agréable passe-  
temps que de tourner des vers, non-seulement des  
vers français, mais encore des vers latins, où il pou-  
vait se dire expert, témoin l'anecdote suivante, qui  
me vient de très-bonne source.

Il était en tournée d'inspection, et il examinait la

classe de rhétorique. De quel collège ? peu importe ; je crois que c'est celui d'Auxerre. Il prie le professeur de lui communiquer les copies du dernier devoir. C'était une pièce de vers latins. M. Ragon jette un coup d'œil sur chacune de ces copies, met à part les moins imparfaites, les lit à haute voix, fait ressortir les bons passages, relève indulgemment les fautes, indique les corrections nécessaires, passe ensuite aux améliorations désirables, propose d'heureuses variantes et joint, en les proposant, les observations de l'homme de goût aux conseils de l'homme du métier ; après quoi, prenant de mémoire, dans chaque copie, ce qu'il y a de mieux, il rattache, il ajuste, il réunit tous ces fragments, et, enfin, récite aux élèves une pièce de vers qui est à peu près leur ouvrage, mais qu'ils ne reconnaissent plus, tant ils la trouvent embellie.

Telle était sa dextérité à manier les vers latins ; elle était bien plus grande encore à manier les vers français. Un jour qu'il se rendait de Lormes à Avallon avec quelques amis, dans une voiture de louage, il en donna une preuve qui m'est restée dans la mémoire, malgré bien des années écoulées depuis ce temps-là. On venait d'assister ensemble à un festin de noce, festin large et bien arrosé, dont les « santés » et les chansons avaient prolongé le dessert. On avait été sobre en dépit des mauvais exemples ; mais le bruit, la chaleur montent aux cerveaux les plus sages ; on s'était un peu animé et l'on s'en ressentait jusque dans la voiture, M. Ragon

comme les autres. Vous le représentez-vous, ce sage et circonspect M. Ragon, chantant à ses amis une enfilade de couplets dans le style de Cadet Buteux, style que Désaugiers avait mis à la mode, plus de trente ans auparavant, à l'époque de la *Vestale*? Il les avait commis lui-même, dans la matinée, en se faisant la barbe, disait-il (traduction libre du *Stans pede in uno* d'Horace), et son intention était d'en égayer la noce à table. Mais, le moment venu, il n'avait pas eu le courage d'entonner son cantique en si nombreuse compagnie, et il en régala le petit comité d'amis entassé dans le véhicule. On riait, on faisait chorus, et, quoique la chanson fût longue, on la trouva trop tôt finie.

Il y avait parmi les voyageurs un ancien élève de M. Ragon, rimeur moins chevronné, mais non pas moins déterminé, qui eut la fantaisie de continuer cette chanson comme on a fait pour Dagobert, pour La Palisse et pour Malborough, et il improvisa des couplets insensés, qu'il se mit à chanter aussi. Sa voix était encore pire que ses couplets; fausse à faire grincer les dents des auditeurs! On voulut bien louer le talent du nouveau Pradél; mais on le conjura, en grâce, de débiter ses rimes, au lieu de les chanter. Il renonça à la musique, et, passant d'une folie à une autre, il proposa à M. Ragon de causer en vers tous les deux, comme les bergers d'une églogue. La proposition fut acceptée gaiement et, jusqu'à la fin du voyage, entre le docte professeur et son pupille émancipé, la conversation, sans en être

moins vive, ne cessa pas de se produire sous la forme d'alexandrins, au grand amusement des témoins de cet assaut d'armes, où personne ne lâcha pied, mais où le plus âgé eut décidément l'avantage, de l'aveu même du plus jeune.

Je n'aurais pas raconté cette histoire frivole si elle n'aidait à comprendre comment un fonctionnaire de l'Université, aussi occupé que M. Ragon, a pu donner au public tant de traductions en vers, qui sont plus remarquables qu'elles n'ont été remarquées. Evidemment la fée aux rimes s'était penchée sur son berceau et l'avait doué d'un talent qui fut le charme de sa vie. Loin d'en contrarier le développement, les circonstances le favorisèrent.

Au collège d'Avallon, le professeur d'humanités enseignait l'art de faire des vers dans la langue de Racine comme dans celle de Virgile, et, pour l'enseigner mieux, il joignait bravement la pratique à la théorie. Dans ces temps fabuleux, parmi les prix de rhétorique, figurait bel et bien un prix de poésie française, fort désiré, fort disputé, à tel point que Félix Ragon, voudra-t-on le croire aujourd'hui? n'eut que le premier accessit. L'autorité centrale, qui étend partout ses longs bras avec des instincts de Procuste, a coupé, dans notre collège, cette branche d'enseignement. Mais les vers sont toujours aimés à Avallon; on y continue à rimer publiquement ou en cachette, et mon vénéré maître, malgré sa regrettable expatriation, resta jusqu'au bout, sur ce point, un véritable Avallonnais.

Quant à l'application spéciale qu'il a cru devoir faire de ses facultés poétiques, il faut l'attribuer, premièrement à ce qu'il y avait en elles d'incomplet, ensuite à des exemples et à des encouragements qui l'entraînèrent et le maintinrent dans cette voie.

La plupart des hommes de lettres gardent toute leur vie l'empreinte de quelque écrivain préféré qui florissait dans leur jeunesse. On a cru avoir avec lui une certaine affinité de sentiments et de talent, et l'imitation inconsciente ou volontaire a augmenté bientôt, sinon créé la ressemblance. On finit par se croire l'égal de son modèle, et, en cultivant le même genre, on espère le même succès. Espérance illusoire dans un pays où le goût change tous les vingt-cinq ans environ, et n'est guère plus stable que le gouvernement. Lorsque M. Ragon entra à l'École normale, Delille était en pleine gloire. La traduction des *Géorgiques* passait encore pour un chef-d'œuvre. Elle avait valu à son heureux auteur la chaire de poésie latine au Collège de France et une place à l'Académie française. Ce talent, cette renommée, cette fortune littéraire firent une impression profonde sur l'imagination du jeune versificateur. Il suivit le chemin que lui avait montré Delille.

Une influence plus directe devait, à un autre âge, pousser encore plus fortement son esprit sur la même pente. Le hasard, qui semble parfois agir avec réflexion, lui fit prendre un appartement dans la maison modeste où vivait, loin du monde, vieux,

aveugle, oublié, un poète autrefois célèbre. C'était le traducteur en vers de la Jérusalem délivrée et des poèmes d'Ossian, lisez de Macpherson. C'était Baour-Lormian. Entre lui et M. Ragon, la connaissance fut bientôt faite. Leurs goûts étaient semblables, leurs caractères sympathiques. Les rapports de bon voisinage insensiblement se changèrent en véritable intimité. Dieu sait si l'on parla de vers et de traductions en vers ! Le poète chargé d'années, et délaissé dans sa retraite, fut trop heureux d'avoir sous son propre toit, sous sa main, un appréciateur éclairé de ses œuvres, grâce auquel il put récolter, malgré sa saison avancée, un dernier regain de louanges. Il ne connaissait pas encore les ouvrages de son confrère en poésie. Il ne pouvait les lire, mais il n'eut pas de peine à en obtenir la lecture, qui occupa, remplit, charma bien des soirées trop courtes pour les deux amis.

Que de fois Baour-Lormian, dans le cours de cette lecture, manifesta son étonnement de ce qu'un traducteur-poète, d'un talent aussi souple et aussi distingué, n'était pas de l'Académie, comme Delille, comme lui, comme Saint-Ange, Aignan et enfin Pongerville ! « Vous en serez, lui disait-il ; c'est vous qui occuperez mon fauteuil et qui prononcerez mon oraison funèbre sous la coupole de l'Institut. Persévérez dans ces travaux, et, lorsque vous aurez achevé les *Lusiades*, attaquez Roland furieux. Le Tasse est un admirable poète ; *ma Lodovico Ariosto!* quel divin génie ! ah ! si j'étais moins vieux, c'est

lui que je voudrais traduire. Vous, cher ami, qui le pouvez, tentez cette grande entreprise. Vous verrez quel plaisir pour vous, et quel honneur ! »

Avec sa vivacité méridionale que l'âge n'avait pas amortie, c'est ainsi que parla sans doute le vieux poète toulousain. M. Ragon résume ce lyrisme en deux lignes où il se peint lui-même plutôt qu'il ne peint son ami. Après nous avoir dit, dans l'avant-propos de son *Arioste*, que Baour-Lormian lui avait exprimé souvent le regret de ne pouvoir plus entreprendre un aussi long travail que la traduction du *Roland*, M. Ragon ajoute, et je crois l'entendre en personne : « Un jour, voulant railler sans doute, il m'invita à l'y suppléer. » Que cela est modeste et fin, tout à la fois ! en un mot, comme c'est bien lui ! « Sans prendre cette invitation au sérieux, continue-t-il, j'essayai de versifier les deux premiers chants, et, je l'avoue, j'y trouvai un plaisir extrême... » Bref, il se laissa entraîner, comme j'allais vraiment me laisser entraîner moi-même à citer tout au long les agréables pages où, plus causant que d'habitude, M. Ragon, dans sa soixante-quatorzième année, offre au public son dernier livre.

Je me vois obligé de faire, pour ses ouvrages en vers, ce que j'ai fait pour ses ouvrages en prose. Il ne m'est pas possible de m'arrêter à chacun d'eux. Sur les uns, comme sur les autres, je ne saurais énoncer, je ne veux pas dire prononcer, qu'un jugement très-court et portant sur l'ensemble. Qu'a-t-il manqué à ces dix volumes de vers pour valoir à

leur auteur une grande réputation ? En premier lieu, il leur a manqué l'opportunité, condition indispensable pour réussir.

Ils sont venus trop tard, dans un monde trop vieux.

La démocratie moderne, tout enivrée de politique, boisson de plus en plus frelatée et malsaine, a l'esprit insensible au charme de la poésie. Les vers si goûtés autrefois, dans notre ancienne et bonne France, sont devenus impopulaires, et, à moins qu'ils ne soient signés par deux ou trois noms éclatants, on n'en lit plus, on n'en veut plus.

Il leur a manqué autre chose : l'originalité. Un critique, ou plutôt un détracteur de Lafontaine, lui contestait l'invention. On répondit très-justement que, si Lafontaine n'avait pas inventé ses fables, il avait inventé son style. Une telle réponse ne saurait être admise en faveur de M. Ragon. Ses vers sont, en général, d'une irréprochable facture ; pleins et harmonieux, ils satisfont l'oreille sans offenser le goût. J'étends expressément l'éloge aux *Poésies bibliques*, précédées d'une intéressante notice sur la littérature biblique en France. Mais si bien faits qu'ils soient, ces vers ont le défaut de ressembler à d'autres également bien faits. Au xvii<sup>e</sup> siècle, les traductions en prose de Perrot d'Ablancourt, parfaitement écrites, mais assez inexactes, furent qualifiées, par des censeurs malins, de « belles infidèles. » A de pareils censeurs, les traductions en vers de

M. Ragon pourraient bien aujourd'hui faire venir l'idée de *beautés trop faciles*.

L'auteur, qu'il ne faut pas surfaire en le louant, est plutôt, je le reconnais, un versificateur qu'un poète. Mais, dans cet ordre secondaire, il mérite une place honorable. Delille, s'il pouvait revenir au monde, ce qui ne serait pas à souhaiter pour lui, ne désavouerait pas ce disciple rival. Un traducteur en vers, passant d'Horace à lord Byron, du Camoëns à l'Arioste, et soutenant la lutte, sans trop d'infériorité, avec ces idiômes, avec ces génies différents, osant même aborder la Bible, est un esprit qui joint une haute culture à de rares dispositions. Malgré la modestie dont M. Ragon s'enveloppait, au fond il sentait sa valeur, et il aurait su gré à ses contemporains de la sentir ainsi que lui.

A ce propos, un vieux souvenir s'offre à moi, et, puisque j'ai la plume en main, je vais le consigner ici. C'était en 1842, M. Ragon venait de publier la première édition de sa traduction des *Lusiades* ; car elle a eu deux éditions, comme celle d'Horace, à la satisfaction visible de l'auteur. M. Pelletan, le député actuel, rédigeait alors, dans la *Presse*, un compte-rendu hebdomadaire de la littérature courante ; son feuilleton était signé : Un inconnu. Quelqu'un, qui prétendait bien connaître cet *inconnu* et se flattait d'avoir sur lui quelque influence, conseilla à M. Ragon d'envoyer, avec une lettre, un exemplaire de son ouvrage au critique de la *Presse*, lui promettant un bel article. Plusieurs semaines s'écoulè-

rent sans qu'il fût question de l'ouvrage recommandé. Enfin M. Ragon, qui guettait les comptes-rendus, aperçoit le mot « *Lusiades*. » Il lit, et au milieu d'une troupe de livres passés vite en revue et jugés à la Turque, il voit le pauvre Camoëns défilant à son tour, d'un pas accéléré, comme ses camarades. Voici ce *bel article* tout entier, en moins de trois lignes : « Les *Lusiades*, poëme de Camoëns, traduit en vers français par M. F. Ragon, œuvre de conscience et de patience. » Pas un seul mot de plus.

J'étais présent à la lecture de cette dédaigneuse et laconique mention ; j'ai donc pu en saisir l'effet sur la physionomie du plus calme des hommes et du plus philosophe. On a beau être calme et plastronné de philosophie, on n'est jamais invulnérable. Il est telle piqure qui nous atteint au vif et dont nous ressentons encore, par intervalles, le froid subit, après un grand nombre d'années. Vingt-deux ans avaient passé sur le feuilleton de la *Presse* quand fut écrit l'avant-propos dont j'ai détaché un fragment. Je vais en transcrire un autre passage. Veuillez lire attentivement ces quelques lignes de la dernière page qu'ait publiée M. Ragon : « Le temps n'est plus, dit-il, où les traductions en vers pouvaient être pour leurs auteurs un titre littéraire et même académique. Aujourd'hui, ces exercices de style, ces luttes de la patience contre le génie n'ont plus guère à attendre qu'un dédain systématique ou au moins l'indifférence. »

Dans la seconde phrase, où, sous la résignation du vieillard, perce une pointe d'amertume, toutes les expressions seraient à souligner : *indifférence, dédain systématique, exercices de style*, et surtout *ces luttes de la patience contre le génie. De la patience!* le mot, le propre mot de l'*Inconnu!* Mais, dans la phrase précédente, avez-vous remarqué ceci? un titre littéraire et même *académique!* son secret lui échappe.

Le Tasse exprime, en un seul vers, un des plus charmants qu'il ait faits, l'amour ardent et contenu. Cet amour, il le prête à l'un de ses héros ; mais le poète, dans ce vers, peint, je n'en doute pas, sa propre passion pour la princesse Léonore :  
 « *Brama assai, poco spera e nulla chiede.* »

Tel me paraît avoir été M. Ragon à l'égard de l'Académie. « Il désirait beaucoup, espérait peu et ne demandait rien. »

Il avait pourtant des amis dans cette assemblée d'immortels ; mais des des amis moins prévenants que ceux du *Monomotapa*,

« Qui cherchent vos besoins au fond de votre cœur,  
 Et vous épargnent la pudeur  
 De les leur découvrir vous-même. »

Un jour, l'un des quarante, qui avait été son élève, lui adressait de grands éloges sur ses traductions en vers. « Je ne m'exagère pas, répondit-il d'un ton modeste, la valeur de pareils travaux... Et cependant avec cela, ajouta-t-il en souriant, on

pouvait prétendre autrefois à un fauteuil académique. » Qu'on me pardonne le rapprochement bizarre qui me vient à l'esprit malgré moi. Ce mot ainsi jeté me fait penser à Galathée, la folâtre bergère qui lance à Damète une pomme et s'enfuit du côté des saules. Je ne sais s'il fut dit avec intention, mais il ne fut pas relevé par le Damète aux palmes vertes.

M. Ragon n'insista point. Le « petit grain d'ambition » qui s'était logé dans sa tête n'altéra en rien la sérénité de sa vieillesse. Comme il avait vécu avec Horace dans une longue intimité, il s'était pénétré de sa philosophie pratique, mais en se détournant du troupeau d'Epicure, où se complaisait trop son maître, et en faisant passer sur cette morale païenne, qui a besoin d'être assainie, le souffle pur de l'Évangile.

Lorsqu'il fut mis à la retraite, assez brutalement dit-on, dans un âge peu avancé, dans toute la plénitude de son intelligence, il ne se plaignit point, et, libre désormais de résider où il voudrait, il chercha un Tibur pour y transporter ses pénates, un Tibur conforme à ses goûts, c'est-à-dire plus rustique et surtout moins voisin de Rome.

Je comprends bien qu'il ait fixé sa résidence à la campagne, et qu'arrivé à l'âge où ceux mêmes qui ont beaucoup aimé le monde commencent à s'en fatiguer, il ait voulu donner à ses dernières années la calme liberté des champs qui avait charmé les premières. La vie humaine en finissant aspire à retourner vers son point de départ ; le couchant veut jouer

l'aurore. Resté célibataire comme un bénédictin, il n'avait à considérer que ses convenances personnelles. Loin de lui faire peur, la solitude lui plaisait. Il s'y trouvait heureux avec un livre et une plume. Ce que je ne puis m'expliquer, c'est qu'il ait acheté, pour y finir ses jours, une propriété rurale aux environs de Blois, où aucun souvenir que je sache ne l'attirait, plutôt que de s'établir dans les environs d'Avallon, au sein de son pays natal, dont il aimait, dont il vantait les sites et les habitants.

Dans son *Précis de l'Histoire de Bourgogne*, publié en 1833, un tout petit volume, abrégé d'abrégé, il saisit un prétexte de nommer Avallon, et lui, si avare de notes, met en note au bas de la page : « Sans contredit, une des plus jolies villes de France par sa situation pittoresque, par ses alentours délicieux, et plus encore par l'affabilité des habitants et par leur amour héréditaire des lettres et des arts. » Peut-on comprendre, après une telle déclaration d'amour, ce que j'ai appelé son expatriation, ce que j'appellerais volontiers son divorce ?

Il l'a voulu ; il est allé vieillir et mourir en Touraine. Je l'ai vue autrefois cette terre heureuse et fertile ; je l'ai vue, je l'ai admirée. Mais je n'en suis pas moins surpris que notre cher compatriote ait délaissé pour elle les bruyères, les bois, les rochers de notre Morvand, et les Iles-la-Beaume, qui furent si longtemps la promenade matinale et les délices de son père.

La maison de campagne où il se retira fait partie

de la commune d'Orchaise dans le département de Loir-et-Cher, commune dont il devint maire, et qui, probablement, n'en aura jamais un meilleur. C'est là qu'il égréna sa dernière dizaine d'années, vivant avec une simplicité villageoise, moins à la manière d'Horace qu'à la manière de Virgile, qui, tout en méditant ses vers, cultivait son petit domaine. C'est là qu'en se promenant dans son jardin rempli de fleurs, et en quittant souvent son livre et son carnet pour la bêche et pour l'arrosoir, il poursuivit, il acheva la traduction du Roland. C'est là enfin que, le 27 juin 1872, dans sa soixante-seizième année, sans maladie, sans agonie, sans aucun signe de souffrance, venant peut-être de relire dans son bien-aimé Lafontaine :

« La mort ne surprend pas le sage,  
Il est toujours prêt à partir, »

M. Ragon ferma paisiblement les yeux pour ne plus les ouvrir, comme un bon ouvrier s'endort quand il a fini sa journée.

Le dernier entretien que j'aie eu avec lui remonte à l'année 1869. Il fit à cette époque un voyage à Paris. Je ne l'avais pas vu depuis longtemps, et naturellement je le trouvai un peu vieilli. L'âge avait alourdi sa marche ; mais, encore vigoureux, il me semblait de force à suivre le bon exemple de sa mère, qui atteignit presque cent ans. Il tenait à me remettre lui-même un exemplaire de son Arioste, et il venait me l'apporter à la bibliothèque du Lou-

vre, où je passais alors ma vie ; malheureuse bibliothèque destinée à périr dans un avenir si prochain comme celle d'Alexandrie !

Nous causâmes une heure ensemble, de son Arioste beaucoup, un peu de la Bourgogne et aussi de cette Touraine, où il espérait, me dit-il, que je viendrais le voir un jour. Je ne l'ai plus revu, ni en Touraine ni autre part. J'aurais dû au moins lui écrire pour lui faire savoir que j'avais lu et apprécié cet ouvrage qu'il s'était fait un plaisir de m'offrir de sa propre main, après avoir tracé sur la première page mon nom suivi du sien, et de ces simples mots que je ne relis pas aujourd'hui sans émotion : « son vieux professeur et ami. »

Il me semble que la notice dont on m'a confié le soin est comme une réparation que je lui fais, pour ne lui avoir pas écrit à son ermitage d'Orchaise. Je me demande, en finissant, ce qu'il penserait de ces pages, si elles pouvaient lui être communiquées. Il trouverait assurément bien des corrections à faire dans ce devoir tardif de son ancien élève. Il me conseillerait peut-être de supprimer certaines choses qui ne devaient pas être dites, et peut-être, en revanche, m'en ferait-il ajouter d'autres qui ne devaient pas être omises.

Mais, tout bien pesé, j'aime à me persuader qu'il se montrerait indulgent pour un travail où j'ai tâché de reproduire exactement l'idée qui m'est restée de lui, et de rendre justice autant aux qualités de l'homme qu'au mérite de l'écrivain. Si l'on

peut inférer de cette étude impartiale que plusieurs d'ont lui ont manqué ou n'ont pas été suffisants pour qu'il s'élevât au rang de nos contemporains les plus illustres, il faut en inférer aussi qu'il possédait de remarquables facultés, qu'il en a toujours fait un excellent usage, et qu'enfin, sa vie tout entière a été une vie de travail et d'honneur.

Ses ouvrages lui survivront ; sinon tous, du moins quelques-uns. Son *Histoire générale des Temps modernes*, complétée, perfectionnée à chaque édition nouvelle, sera son meilleur titre aux yeux de la postérité, si la postérité, que déjà nous voyons éclore, lit autre chose que des journaux, et songe à consulter l'histoire. Quoiqu'il en soit, M. Ragon figurera toujours dans la biographie universelle, où ses travaux seront mentionnés avec estime. Les Avallonnais, qui se piquent du très-louable sentiment qu'on appelle, avec ironie, *patriotisme de clocher*, doivent tenir fermement à ce que l'on n'ignore point qu'il fut un enfant de leur ville, un élève de leur collège. Aujourd'hui, nous le savons tous ; mais nous disparaîtrons, nous serons remplacés par d'autres. Afin que nos descendants n'oublient pas le double lien qui le rattache à Avallon, ne pouvons-nous, dès maintenant, faire pour un concitoyen aussi bon à revendiquer ce qui a été fait pour Bocquillot et Odebert, c'est-à-dire donner son nom à une des rues de la ville ? C'est une idée que je sou mets très-humblement à qui de droit. Si, comme il

est possible, quelqu'un propose plus et mieux, je me joins à lui de grand cœur.

VALLERY RADOT.

Paris, avril 1874.

---

## NOTE.

S'il était permis d'ajouter, rétrospectivement, un mince fleuron à la couronne, si bien sertie, de notre cher compatriote, M. Ragon, dans la Notice qu'on vient de lire, je rappellerais qu'aux époques où florissait à Avallon la *Société Méléophile* (disparue, hélas, avec tant d'autres choses), M. Ragon, sans en être membre titulaire, mais cultivant la musique et aimant les musiciens, prenait part volontiers à notre banquet annuel en l'honneur de la Sainte-Cécile, où plusieurs de nous apportaient leur chansonnette, parfois réussie, toujours bien reçue. Lui, ne manquait pas alors d'y fournir son aimable contingent ; improvisant à l'occasion ces couplets faciles, dont son fidèle biographe lui attribue véridiquement le secret.

Sa présence à la réunion de 1845, après une lacune assez longue, m'ayant inspiré, sur lui-même, des rimes qui furent

goûtées, surtout en faveur du sujet, je ne crois point déplacé de les reproduire dans cette note, comme un humble appendice à l'éloge, si mérité d'ailleurs, de notre regrettable ami.

## I

Que voulez-vous que je vous chante ?  
 De mes vers le flot s'est tari,  
 Sera-ce une plainte touchante,  
 Ou quelque joyeux pot-pourri ?  
 L'un ou l'autre est trop difficile ;  
 D'ailleurs, puis-je donner le ton,  
 Lorsqu'ici, pour fêter Cécile,  
 Vous avez l'aimable Ragon ?

## II

De l'union franche et complète,  
 Où l'on vit sans fiel, sans noirceur,  
 De l'amitié vraie et parfaite  
 Vous chanterai-je la douceur ?  
 Pour vous faire goûter ses charmes,  
 Je ne serais que le second ;  
 Lorsqu'ici (rendons-lui les armes),  
 Vous avez notre ami Ragon.

## III

De la tendresse filiale  
 Vanterai-je un modèle pur ?  
 Certes, sans quitter cette salle,  
 De le trouver je serais sûr.  
 Mais une défense secrète  
 Bientôt m'interdirait son nom...  
 A moins que la rime indiscrete  
 D'avance n'eût dit : C'est Ragon !

## IV

Célébrerai-je la musique,  
 Notre merveilleux élément,  
 Et la devise symbolique (1),  
 Qui pour nous est un noble aimant ?  
 Rien qu'à me voir prendre la lyre,  
 Chacun s'écrirait hors des gonds :  
 « Calme ton impuissant délire ;  
 « Laisse-nous entendre Ragon. »

## V

De science, de poésie  
 Dois-je, enfin, vous entretenir ?  
 J'aurais peur de quelqu'hérésie,  
 Que j'oserais mal soutenir.  
 Peut-être ma muse ignorante  
 N'essairait qu'un triste jargon  
 Quand vous avez, riche et brillante,  
 La muse de notre Ragon.

## VI

Depuis déjà plusieurs années  
 Sa présence ici nous manquait.  
 Néfastes étaient les journées,  
 Qui, sans lui, virent ce banquet.  
 Aujourd'hui, d'*impromptus* en foule  
 Il nous redoit un plein fourgon.....  
 De source l'on sait comme il coule  
 L'*impromptu* de notre Ragon.

(1) Cette devise se composait des mots latins : *Societatis vinculum harmonia*.

## VII

Vous le voyez, il faut me taire,  
 Et je ne saurais faire mieux ,  
 Ou, sans un effroi salulaire,  
 Vous parler la langue *des dieux*.  
 Bien boire est beaucoup plus facile,  
 Qu'on soit auteur célèbre ou non.  
 Buons donc, buons à Cécile,  
 Et puis à l'aimable Ragon.

A cette *attaque* imprévue, car je m'étais bien donné garde de l'en prévenir, dans la crainte d'effaroucher, peut-être, son habituelle modestie, M. Ragon riposta aussitôt par le couplet suivant, improvisé à l'instant même :

- « Mes bons amis, qu'à sa joyeuse table
- « Cécile assemble en ce jour de bonheur,
- « Pour terminer un repas délectable
- « Vous demandez le café, la liqueur.
- « Mais je ne puis, en bonne conscience,
- « De vos clameurs comprendre les raisons.
- « Il est aisé de prendre patience,
- « Quand de Bidault l'on entend les chansons. »

Et il m'envoyait le lendemain, avec une lettre charmante, que j'ai précieusement conservée, ce qu'il voulait bien y appeler *une pêle contre épreuve de mes couplets*, en nombre pareil, et où, se jouant avec la rime, il s'était plu à substituer mon nom au sien.

AD. BIDAULT.